

Note

« Au Venezuela : Les villes du diamant »

Licia De Prado Valladeres et Romain Gaignard

Cahiers de géographie du Québec, vol. 15, n° 35, 1971, p. 396-402.

Pour citer cette note, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/020970ar>

DOI: 10.7202/020970ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

AU VÉNEZUÉLA : LES VILLES DU DIAMANT

La naissance de San Salvador de Paul *

En juillet 1969 surgit un nouveau point sur la carte du Vénézuéla, San Salvador de Paul, capitale des chercheurs de diamants dans la forêt guyanaise. La découverte d'un gîte diamantifère plein de promesses entraîne, en 2 mois, l'installation de plus de 10 000 personnes qui fondent successivement, sur 50 km de distance, Paul Viejo, Paul Nuevo et enfin San Salvador de Paul. Les mineurs atteignent le campement à pied ou en canots, très vite en petits avions qui atterrissent sur une piste improvisée ; un mois après le début de ce « rush »¹, les DC3 des compagnies aériennes nationales y font régulièrement escale, transportant en une vingtaine de vols 500 personnes par jour et la totalité de l'approvisionnement du nouveau centre.

Cette aventure urbaine ne constitue que le chapitre le plus actuel d'une histoire contemporaine des cités du diamant dans le massif guyanais du Vénézuéla. Depuis un demi-siècle, toute une civilisation marginale de chercheurs de diamants s'est développée et s'est organisée entre l'Orénoque et la frontière brésilienne soulignée par la Sierra de Pacaraima. On y vit de mythes plus que de découvertes, dans un climat compétitif acharné mais qui respecte les règles du jeu et s'appuie sur une organisation spontanée des services dont la « ville minière » est l'expression spatiale. C'est donc le plus récent de ces centres urbains que nous présentons ici. Mais il faut le situer dans son cadre physique, économique et social, celui de l'épopée vénézuélienne du diamant.

1. Une civilisation de chercheurs de diamants

La quête des diamants était déjà une activité ancienne dans la Guyane brésilienne (territoire de Rio Branco), lorsqu'en 1931 commença au Vénézuéla l'exploration massive de la région frontalière du Roraima. Il faut dire que cette expansion du côté vénézuélien coïncidait avec l'épuisement des gîtes brésiliens . . . , et que les premiers explorateurs de la *Gran Sabana* n'étaient autres que les *garimpeiros*², reliés au centre brésilien de Boa Vista

* La note que nous présentons ici dans une adaptation en français a été rédigée originellement en portugais par une jeune sociologue brésilienne qui a travaillé en 1970 avec nous pour la préparation de son Doctorat, au sein de l'équipe de géographes et sociologues du C.I.E.U. de Toulouse. Licia Valaderes présente, en fait, le compte rendu d'une expérience vécue : la chance a voulu qu'elle assistât en 1969, durant 3 semaines, aux moments les plus passionnants du rush vers S.S. de Paul et ce sont des données recueillies sur place et des images prises sur le vif qui sont à l'origine de cette réflexion sur les villes du diamant. — R. GAINARD.

¹ On dit ici « bulla », un peu dans le sens d'éclosion bullicieuse . . .

² Terme utilisé au Brésil pour désigner le mineur isolé, chercheur de pierres précieuses. d'or ou de diamants.

à travers le campement frontalier de Santa Helena de Uairen. C'est ainsi que se dessine entre 1930 et 1940 un cycle brésilien du diamant. Sur les terres dites de « libre exploitation » par décision du gouvernement vénézuélien, les chercheurs, munis de pelles, de pics et de paniers, explorent individuellement ou en petits groupes les dépôts alluviaux tandis que des équipes réunies par un « patron » draguent le lit des rivières. Tout le système était alors commandé depuis Boa Vista tandis que les diamants étaient vendus à Manaus et Rio de Janeiro.

Les deux dernières décennies voient se réorganiser l'économie du diamant dans l'espace vénézuélien, Ciudad Bolivar, sur la rive droite de l'Orénoque, prenant le relais de Boa Vista. Les secteurs d'exploration s'éloignent de la frontière brésilienne suivant le cours du Caroni et du Paragua tandis qu'affluent des chercheurs vénézuéliens et des aventuriers de toutes nationalités attirés par le mirage d'une fortune rapide. Les découvertes sont concentrées à Ciudad Bolivar avant de prendre le chemin de New York, Amsterdam ou Tel Aviv.

Mais le système artisanal, profondément individualiste, n'a pas changé. Les quelques entreprises étrangères qui parvinrent à opérer avec des techniques industrielles ont abandonné à cause des coûts élevés et des difficultés à conserver une main-d'œuvre salariée. La recherche du diamant reste marquée au coin de l'aventure, non exempte d'un certain folklore. Et l'on cite tel personnage déjà légendaire comme ce Barrabas qui, après avoir trouvé le plus gros diamant du Vénézuéla (155 carats), repartait à la découverte 4 mois plus tard aussi pauvre qu'avant, ou encore « Come-Perro » qui dut sacrifier son chien . . .

La population de la « Grande Savane » diamantifère présente ainsi une structure originale. Les hommes dominent nettement, généralement à 75%, à cause de la mobilité permanente et des conditions de vie élémentaires des mineurs dans la forêt. Dans cette population essentiellement masculine et adulte, les familles et les enfants sont rares. Pour la moitié, ce sont des Vénézuéliens, pour un tiers des Brésiliens, tandis que la Trinité, la Guyane anglaise et quelques pays européens fournissent le reste de l'effectif³. Des éléments indiens sont aussi absorbés au service des mineurs. Lorsque l'importance d'une découverte le justifie, ces nomades se stabilisent, s'assemblent, attirent toute une population flottante, puis une série de catégories annexes qui gravitent autour d'eux : le commerçant, la prostituée, le pilote, et c'est ainsi que naît une nouvelle ville du diamant.

2. *La naissance de San Salvador de Paul*

On raconte qu'un mineur appelé Paul découvrit un gîte particulièrement riche en explorant les dépôts alluviaux du Caroni près de Canaima, dans la « Grande Savane ». Aussitôt, ses camarades accoururent. Une piste fut im-

³ Papillon représente aujourd'hui l'exemple le plus célèbre de ces apports marginaux.

provisée et les petits monomoteurs commencèrent leur va-et-vient. Mais lorsqu'on eut poussé l'exploration et constaté la richesse du gîte situé à une cinquantaine de km, ce fut le boom, le rush. En 30 jours, le nouveau campement de San Salvador de Paul, aménagé par les 2 000 premiers mineurs, devint un centre de plus de 10 000 habitants, tandis qu'étaient définitivement évacués Paul Viejo et Paul Nuevo.

Le dessin de la nouvelle ville fut commandé par son centre vital, la piste d'atterrissage. Parallèlement à celle-ci, s'étire sur 4 km une rue principale large de 8 m, reliée de loin en loin à 4 ou 5 rues parallèles. C'est dans cette rue principale que vinrent s'installer les magasins et les services : les bars, les acheteurs de diamants, les coiffeurs, le dentiste et bientôt le cinéma . . . Au long des rues parallèles s'entassent à un rythme échevelé les cases des habitants (on a vu arriver 300 personnes par jour durant l'été 1969). La case est vite construite : quelques solides branches fichées en terre et assemblées retiennent des palmes de « moriche » en guise de cloison, tandis qu'une bâche sert de toit. Ajoutons une moustiquaire, quelques pierres pour le foyer, une table et un banc taillés dans un billot, quelques étagères, la case est meublée ! Sur la rue principale, les maisons ont un double usage, fonctionnel et résidentiel. Le cas limite : une construction qui servait à la fois de logement, de « restaurant », de magasin, de point d'achat de diamants et d'auberge !

Le boom de San Salvador de Paul se développa en deux étapes, l'une locale, l'autre nationale déjà, qui se sont inscrites dans l'organisation de son espace urbanisé. Après le premier bond en avant qui vit l'installation spontanée que nous venons de décrire, l'implantation de liaisons aériennes régulières avec Ciudad Bolivar par les DC3 des compagnies nationales (Aéropostal – Avenza) ouvre San Salvador de Paul sur le Vénézuéla tout entier. C'est le début d'un processus qui voit se tisser un réseau de plus en plus complexe autour du noyau initial et San Salvador de Paul prend forme urbaine. Évoquons les principales conséquences de l'entrée en service de l'aviation commerciale.

D'abord une mutation dans le rythme des migrations. Il suffit de rappeler qu'auparavant on accédait à San Salvador de Paul à pied ou en remontant les rivières de la forêt, ou encore en avions triplaces. Des files énormes attendaient une place sur la piste de Canaima . . . Dans ces conditions, San Salvador de Paul ne recevait pas plus de 100 personnes par jour. Avec une vingtaine de vols de DC3 depuis Ciudad Bolivar, on atteignit le rythme de 300 arrivants par jour, en même temps que se multipliaient les retours et les voyages-éclairés vers l'arrière (200 personnes par jour au départ de San Salvador de Paul).

Le commerce local en fut aussi vivement altéré. Au début, le commerçant n'avait que les produits les plus indispensables à offrir, et aux prix les plus arbitraires, approvisionné qu'il était au rythme des avionnettes. La capacité de charge des DC3 augmente le volume des marchandises, crée des

possibilités de stockage, diminue et régularise les prix en même temps que se diversifie l'éventail du commerce avec, par exemple, l'apparition des magasins de vêtements.

Les activités de services n'apparaissent qu'à ce moment. Jusque-là, le mineur assurait lui-même tous ses besoins. Il ne trouvait personne qu'il puisse payer pour transporter ses biens, construire sa maison, creuser un puits, laver son linge, etc. . . Le DC3 amène de tous les horizons vénézuéliens des gens prêts à se greffer sur cette colonie de mineurs pour en tirer le maximum de profits en leur fournissant une gamme complète de services. Cette deuxième vague d'immigration qui apporte à Paul en un mois plus de 3 000 non mineurs, donne à ce centre pionnier sa dimension urbaine.

Sa physionomie même se modifie. On passe de la case de palmes couverte d'une bâche à la maison en dur. Le DC3 apporte des briques et des tôles ondulées, de même que des jeeps et des tracteurs. Et les pistes piétonnières du centre pionnier deviennent de véritables rues animées par une circulation automobile.

Dernier stade de cette construction urbaine : son institutionnalisation. Le gouvernement vénézuélien reconnaît son existence ; il lui envoie un contingent de la Garde Nationale tandis que le Ministère de la Santé y installe un poste sanitaire.

3. La société de San Salvador de Paul

La petite société du diamant tourne autour de quelques grandes catégories, d'abord le chercheur et l'acheteur de diamants, ensuite le commerçant, la prostituée, le pilote.

Les chercheurs de diamants bénéficient du libéralisme vénézuélien : n'importe qui de n'importe quelle origine peut partir en chasse sur les terres « de libre exploitation » sans aucun contrôle. Les professionnels inscrits au Registre du Ministère des Mines (3 000 environ) forment de petites équipes d'extraction ou d'exploration parfois financées par un commerçant. Mais une découverte comme celle de San Salvador de Paul attire des milliers d'amateurs plus ou moins aventuriers, qui accourent de tout le pays ; il en vint près de 10 000 à San Salvador de Paul. Beaucoup renoncent ensuite car la vie du mineur est très dure et le résultat aléatoire. Le prix offert par l'acheteur est aussi bas qu'est exorbitant celui réclamé par le commerçant pour des articles de première nécessité. Le mineur commence sa journée à 5h. Il enfonce dans les limons alluviaux une barre de fer : au contact d'une couche de gravier, elle produit un son métallique qui incite le mineur à pratiquer une excavation. Il atteint ainsi les sables diamantifères où brillent les éclats de charbon. Et c'est alors l'interminable tamisage et lavage pour repérer le diamant. Au terme d'une journée de 12 heures, il rentre à la ville pour chercher à vendre sa production du jour si elle a été importante. Généralement,

il attend le samedi, véritable jour de marché ! L'argent obtenu de l'acheteur, qui dicte son prix, est aussitôt dépensé en vivres et en boissons, au jeu et avec les femmes. Il ne reste plus qu'à reprendre la tâche ! « Le mineur sensé, dit-on ici, se fait acheteur ou commerçant » . . .

L'acheteur suit à la trace le chercheur, muni d'une licence du Ministère des Mines, d'une provision de billets et d'un solide revolver. Il tient le compte du mineur, lui prêtant à l'occasion et conservant une partie des espèces quand le solde est positif. À vrai dire, il faut avoir été un mineur qualifié pour devenir un acheteur à l'œil exercé. Une erreur de jugement peut lui être fatale . . . De l'acheteur, les diamants passent aux mains des agents locaux des diamantaires internationaux. L'acheteur fait régulièrement le voyage de Ciudad Bolivar d'où il ramène les liasses de billets qui alimentent le commerce local, tandis que des agents viennent aujourd'hui collecter la production jusqu'à San Salvador de Paul.

Les commerçants sont d'abord des colporteurs qui approvisionnent à des prix exorbitants les mineurs peu soucieux de quitter un gîte diamantifère pour entreprendre le voyage de Ciudad Bolivar. Avec la création de San Salvador de Paul, les plus importants sont stabilisés, montant un véritable magasin où chacun a son compte-courant. La possibilité de s'enrichir, finalement plus assurée que pour le mineur, attire là aussi des centaines d'aventuriers. Il suffit au départ de pouvoir acheter et transporter sur la mine même une charge de 50 kg de viande séchée pour ensuite revenir avec un baluchon contenant des montres, des transistors, des filets, des bottes, des bâches en plastique et finalement construire son magasin sur la grand'rue de San Salvador de Paul.

Tous ces gens dépendent de l'audace et de l'expérience de ceux que l'on appelle là-bas les « pilotes pirates ». Anciens de l'Armée de l'Air américaine, pilotes vénézuéliens plus ou moins marginaux, ils forment un petit groupe de baroudeurs qui franchissent en tous sens la forêt guyanaise, atterrissant avec leurs monomoteurs ou leurs bimoteurs légers sur les pistes improvisées qu'ouvrent sans cesse les mineurs. Non seulement ils assurent la survie quotidienne de ces équipes éparpillées dans la forêt, mais encore ils donnent une autre dimension spatiale et temporelle à ce petit monde qui n'est pas aussi isolé que nous pourrions l'imaginer. Un phénomène de ville-champignon comme celui de San Salvador de Paul n'a pu exister, nous l'avons saisi, que par le réseau de liaisons rapides tissé par l'avion et le rythme de son développement a suivi les mutations du transport aérien !

Dernière catégorie importante dans cette société d'aventuriers, les prostituées. Elles représentent 50% de la population féminine et sont tout à fait intégrées à la vie locale. Jeunes et sympathiques, elles égayent de leurs vêtements à la mode et de leurs propos allègres la ville pionnière. Basées à Ciudad Bolivar, elles suivent en avion les campements de mineurs. Elles s'installèrent aussitôt à San Salvador de Paul, revenant presque toutes les semaines chez elles. Travaillant pour le compte d'un patron de bar et malgré

la commission qu'elles lui versent, elles gagnent largement leur vie car les cours pratiqués, là aussi, sont très élevés.

Ajoutons encore, propres ceux-là à la ville qui s'équipe et se diversifie, les nouveaux venus à San Salvador de Paul : les transporteurs, les constructeurs de baraquements, les lavandières, les coiffeurs pour hommes et pour dames, le dentiste . . .

Et régnant sur le tout, le Délégué ! Figure classique des campements de mineurs, le Délégué est choisi par eux. Il règle les menus conflits et incidents : démarcation des périmètres de travail, des lotissements pour la construction en ville, vols d'outils. Mais l'ambiance de la ville minière n'évoque nullement le Far West popularisé par le cinéma. Les vols de diamants et les crimes y sont rares. Le code d'honneur non écrit veut que le terrain soit du premier occupant et le diamant de celui qui l'a découvert.

Ainsi va la vie à San Salvador de Paul. Mais quel en est l'avenir ? Et au fond, est-elle une ville ? Il lui manque l'assurance de durée et la qualité du site. Née d'un gîte particulièrement important, elle risque de s'éteindre avec lui. Ce n'est pourtant pas un simple campement et à partir de cet exemple, nous pouvons tenter d'esquisser une typologie de la ville du diamant.

4. *L'originalité de la ville du diamant*

Elle présente une autre dimension dans le temps et dans l'espace, caractérisée par la caducité et la mobilité. La ville du diamant est éphémère, sa vie utile dépasse rarement un an mais San Salvador de Paul achève sa deuxième année. Elle possède un dynamisme particulier de la vie comme de la mort. Elle se démantèle aussi vite qu'elle naît : Uriman reçut 3 000 personnes en une semaine et fut abandonnée en pleine exploitation à cause de la découverte du gîte d'Asa. Elle possède aussi un rythme propre de la vie quotidienne. Nulle heure ne s'y perd. À 5h du matin, le mineur part vers la mine, à 6h toute la ville s'active alors qu'arrivent les premiers avions. À 17h, les mineurs rentrent tandis que s'interrompt la ronde des avions. C'est alors le temps du commerce et des échanges : jusqu'à une heure avancée de la nuit, on vend les diamants, on achète vivres et matériels, on joue au billard, on mange, on boit, on vit . . .

En fait, la ville du diamant naît et meurt, mais renaît plus avant. C'est une ville mobile ! Paul Viejo – Paul Nuevo – San Salvador de Paul, nous avons dit, s'est déplacé sur 50 km. Mais reprenons les séquences de créations-disparitions depuis 1930 : El Polaco, Icabaru, Uriman, Asa, El Casabe, Chiguao, El Carrao, San Salvador de Paul enfin ; c'est au fond la même ville qui déplace dans le temps et l'espace sa population et ses activités. Mais, jouant le rôle d'avancée pionnière, elle laisse derrière elle son empreinte. S'il est vrai que Uriman, qui réunit 7 000 personnes, et Asa 5 000, n'en comptent plus que 300 aujourd'hui, ces points qui figurent encore sur la carte exercent une certaine fonction de relations dans l'espace vide qui les entoure.

San Salvador de Paul présente de plus belles perspectives. À cause de sa situation, de la qualité de son terrain d'aviation, elle survivra probablement à l'épuisement des gîtes les plus proches. Prenant le relais de Ciudad Bolivar et aussi de Ciudad Guyana, elle doit se transformer en centre du commerce et des services pour les nouveaux campements. Il n'est pas exclu que dans un deuxième temps, la mise en valeur de la « Grande Savane » s'organise à partir de cette ville qui atteindrait alors le niveau d'un véritable centre régional diversifié⁴. Ce ne sera plus alors la ville du diamant que nous avons vu naître . . .

Licia de Prado VALLADERES

Rio de Janeiro, Brésil

et R. GAINARD

Université de Toulouse Le Mirail

⁴ Cependant San Salvador de Paul n'aura jamais le rôle de Ciudad Bolivar, la capitale régionale actuelle, ou de Ciudad Guyana, centre industriel en expansion.